

*Le domaine des Hayter*

13 mai 1939

En ce 13 Mai de l'année 1939, tout est baigné d'une lumière matinale. Avancez-vous vers le domaine des Hayter, auréolé de bois et de charmilles velues, comme une main hésitante sur le mur de la façade ouest ; le soleil, timide, a trouvé son chemin au travers de la brume mais la lune, trop fière, n'a pas fui encore et jette un dernier regard sur le trône que le larron lui vole avant de se glisser dans une housse de nuages. Un chemin de gravillons tord ses membres indécis jusqu'au perron. Je vous propose de l'emprunter maintenant ; remarquez au passage ces deux anges en biscuit, figés entre deux mèches de saule pleureur, et qui se disputent une âme soupirante tombée à terre. Quatre marches en pierre, arrondies sous les pas des ans, s'affaissent et se courbent en silence, en un salut majestueux, sous une porte massive et large qui râle sans cesse dans ses gonds grinçants. Vous voyez à votre droite un parterre en fleurs, minutieusement entretenu ; profitez-en pour respirer à pleins poumons la délicieuse odeur qu'exhale ce bouquet de rose, secoué de temps en temps par un frisson nerveux. A perte de vue s'étendent prairies et champs en un damassé de couleurs qui fait penser à quelque jeu d'échec géant dont les pions seraient les chênes solitaires parsemés au bout des bocages, sur les bords des chemins de terre, vigoureux et imposants.

Et maintenant, poussez-vous juste là, sur le côté, que je puisse vous ouvrir la porte. La cour du bâtiment principal, restreinte et déserte, crisse de temps en temps sous un pas rapide et saccadé, celui de tante Sarah. La toiture, éclaboussée de mousses et de lichens, déverse des torrents humides de tuiles jusqu'aux gouttières oxydées dont on croirait qu'elles sont en bronze avec leur éclat terni. Les fenêtres sont grandes, masquées de lourds rideaux pourpres. La pierre est rugueuse, imparfaite, et conserve un charme champêtre qui n'a son égal en ville. Sous cette apparence sauvage et austère dort un véritable musée : oui, Sarah est une fée d'art et son talent de décoratrice s'illustre ici avec magnificence mais simplicité. Les plafonds et les murs en chaux se couvrent de fines moulures représentant des volutes de feuilles de vigne entremêlées de grappes de raisins. [...]

Un ancêtre avait transformé les anciennes écuries en une longue galerie de tableaux où, depuis Henri VIII, les portraits des plus grandes figures de la famille Hayter perpétuent le souvenir d'une illustre lignée au tragique destin. Cette galerie fascine particulièrement les deux jumeaux. Je pense qu'elle ne manquera pas de vous surprendre vous aussi. Entre chaque tableau jaillit un bras en bronze, dont les doigts resserrés sur un flambeau semblent prendre vie, au soir, à la lueur de la bougie. Le sol, en parquet, gémit à chaque pas, ce qui donne aux lieux la sinistre atmosphère que hantent dans l'esprit des superstitieux, la nuit venue, les fantômes et les revenants. Vous tombez d'abord sur une très jeune femme d'allure altière, tenant sur ses genoux un petit chien ; ses longs cheveux bruns et lisses, rassemblés en un chignon placé bas sur la nuque, encadrent un visage austère et froid, mais les yeux sont verts et farouches. Ses doigts, crispés sur le pelage de l'animal, trahissent un caractère autoritaire et nerveux. Une veine saillante tord son corps bleuâtre sur l'une de ses tempes et rejoint un pli tendu au coin de l'œil – une ride prématurée sur une joue si fraîche... Ses lèvres esquissent un sourire franc que le regard rend glacial sous une rangée de cils épais. Estrella Hayter était une intellectuelle pointilleuse et fière, à la sensibilité exacerbée, une de ces natures romantiques, sensibles et malades, qui se suicida à l'âge de vingt-quatre ans au bord d'une crise de folie. Dans l'obscurité, ses lèvres semblent murmurer un nom, une plainte jaillie de son âme torturée d'angoisse et de soupçons ; sa main droite désigne un point vers la gauche, son époux peut-être. Thomas Hayter a cette beauté féminine et séductrice du jeune premier délinquant gâté par sa richesse et entouré d'adoratrices. Thomas n'avait pas su garder son mariage et causa la mort de sa femme. Dans le silence de la galerie, son regard semble implorer un pardon impossible ; ses lèvres retiennent un sanglot. Dès lors, sa vie se métamorphose ; veuf avec quatre enfants sur les bras, Thomas Hayter, perdu dans les regrets, mais un peu tard, se laissera tuer dans un duel par le mari d'une femme qu'il avait séduite. Son visage, légèrement penché vers le bas, abattu, blême, laisse entrevoir la douleur du père repentant à l'annonce de la mort de celle qu'il n'avait jamais cessé d'aimer...

[...]

Passez maintenant quelques tableaux et rejoignez votre guide devant celui de Roman Hayter. Roman Hayter, renversé à l'âge de trente-six ans par une carriole conduite par un ivrogne ; son fils, Roger Hayter, s'écrase avec son prototype, le BX 104, et laisse à sa jeune épouse explorée deux jumeaux orphelins : Georgiana et Charles.

*Frère et Sœur*

14 mai 1939

[...]

Soudain, la porte s'ouvrit brusquement, laissant passer Sarah rouge de colère :

- Charles, j'aimerais avoir un entretien particulier avec toi.
- A quel sujet ?
- Quelle impertinence ! Tais-toi donc et viens plutôt me justifier certaines notes sur ton bulletin.

Jetant un regard suppliant à Georgiana, Charles suivit sa tante dans la salle à manger. Mais la jeune fille avait baissé les yeux pour ne pas céder.

- Qu'est-ce que c'est que ce 5 en philosophie ?
- Eh bien, un 5 ! Quoi d'autre ?
- Comment un garçon aussi brillant fait-il pour avoir une note aussi minable ? C'est bien la première fois !
- Eh bien... rien, tout simplement !

Sifflant de colère, Sarah le prit par l'oreille et le poussa violemment contre le mur :

- Tu vas apprendre à me respecter, toi...

Charles couvrit son visage de ses mains, s'attendant à une gifle, mais Sarah le regarda longuement avec un regard où perçait au fond la tristesse, puis tourna les talons en direction de la cuisine. Exaspéré, il voulut se précipiter à sa suite, mais Georgiana, qui entra à ce moment dans la pièce, le retint fermement.

- C'en est trop, laisse-moi, s'écria-t-il en la repoussant d'un geste brusque.

[...]

Puis les deux jeunes gens se relevèrent prestement :

- Le dernier arrivé dans la chambre fera la vaisselle ! lança Georgiana.

Aussitôt, ils se précipitèrent tous les deux en trombe vers le premier étage. Au moment de passer la porte d'entrée, ils se firent un croche-pied mutuel et tous deux s'étalèrent de tout leur long en riant de plus belle.

— Eh bien, Georgiana, s'écria Charles sur un ton de reproche mêlé d'humour, avec toutes tes nouvelles inventions, je me retrouverai couvert de bleus avant la fin de la semaine !

Il essaya de garder son sérieux, mais, n'y parvenant pas, éclata de rire :

— Quel est le programme de lecture de ce soir ?

— *Macbeth*.

[...]

Au soir, les deux jeunes gens entamèrent sous leurs couvertures une conversation animée, tandis que derrière la fenêtre se rassemblait dans le ciel, curieuse et attendrie, la compagnie nocturne et silencieuse des étoiles, comme autant de regards penchés vers cette amitié respectueuse et sans cesse renouvelée...

*Le Départ de Charles*

17 février 1940

Georgiana souleva sa couette :

— Charles, tu dors ?

— Non.

Une seconde main émergea de dessous les couvertures :

— J'allais te poser la même question.

— On se lève ?

— Oui ! Sortons et allons nous promener dans le jardin. La nuit est claire.

— Bonne idée !

Les deux jeunes gens enfilèrent leurs bottes. Charles revêtit un manteau et en posa un second sur les épaules de sa sœur, en profitant pour l'embrasser sur la joue droite :

— Toi et moi, on formera toujours une équipe du tonnerre !

Georgiana, sur la pointe des pieds, le rejoignit alors qu'il enjambait le rebord de la fenêtre. Un souffle de vent frais envahit la chambre Georgiana sauta à son tour et atterrit sur le son boueux puis, se précipitant vers son frère, lança un bras affectueux autour de ses épaules. Bien serrés côte à côte, ils s'engagèrent dans le mail d'un pas rêveur. Les feuilles tombaient autour d'eux dans une pluie romantique ; la lune apportait au ciel un éclairage modéré, mystérieux, caressant. Les jumeaux s'assirent au pied d'un saule-pleureur qui plongeait dans le lac.

— Qu'il fait bon ici, il faudrait essayer un jour de dormir à la belle étoile...

[...] Soudain, une grande ombre surgit au devant d'eux. C'était Tante Sarah, l'air effrayant. Charles se leva aussitôt mais reçut une gifle ; ce coup violent lui fit perdre l'équilibre ; il allait tomber à l'eau lorsqu'une main de fer le retint tout en lui tordant le poignet ; le jeune garçon tomba à genoux, les joues brûlantes, les yeux brillants de larmes. Des larmes de colère et de honte...

— Relève-toi, vaurien, et explique-moi ta conduite !

Les mots claquèrent sec tandis qu'elle lui lâchait le poignet. Encore chancelant, Charles se releva tandis qu'elle ajoutait :

— Je vous avais défendu de quitter la maison, surtout la nuit.

Georgiana saisit la main de son frère pour le réconforter par un geste chaleureux plein d'affection et de réconfort. D'un coup sec, avec le tranchant de la main, Sarah brisa ce geste et repoussa rudement la jeune fille :

— Ne te mêle pas de ça, toi !

— Mais je suis tout autant fautive que lui. Nous n'arrivions pas à dormir. Nous voulions seulement –

Mais Sarah l'interrompit d'une voix sèche et plaqua Charles contre un arbre en le maintenant à la gorge :

— Non seulement tu me désobéis, tu oses te dresser contre mon autorité, mais encore tu lui donnes le mauvais exemple ! Attends de savoir ce qui va t'arriver là-bas !

Elle finit par lâcher prise car le jeune garçon commençait à suffoquer et partit sans dire un mot de plus. Un silence de mort et de désespoir s'abattit sur les lieux. Charles glissa à terre et fondit en larmes. Georgiana s'agenouilla alors auprès de lui et jeta ses deux bras autour de son cou ; puis elle l'embrassa sur la joue avec toute l'affection qu'elle y put transporter. Charles tourna lentement le visage vers elle, les yeux brillants, et saisit une de ses boucles.

— Je voudrais... je voudrais que nous ne soyons jamais séparés.

— Mais pourquoi le serions-nous jamais ?

Charles baissa les yeux en soupirant :

— **Penche-toi sur cet océan de larmes et d'humiliation. Tu t'y verras reflétée, ma sœur.** Regarde la lune. Elle sillonne, pâle, cette mer de nuages, comme un éclaireur chevauchant la nuit avec sa lanterne sur son cheval d'ébène. De son sein bleuâtre jaillit, diaphane, un ruban mouvant, insaisissable, rêveur. Ô, pointe donc ton arc vers mon âme, veilleuse, transperce-la de ton rayon tremblant ; la voûte obscure du firmament est confuse mais s'ouvre sur ton passage. Tu allumes ses flancs vaporeux d'un éclat mystérieux. [...] Que ne puis-je m'accrocher aux plis de ta robe, afin de fuir cet enclos ennuyeux où la vie m'a abandonné ? Quand tant auraient voulu que le temps suspendît son vol, quel oiseau aura la bonté sublime de me prêter ses légères ailes ? Que ne puis-je, porté sur le char de l'aurore qui s'avance, quitter déjà cette terre d'exil ? La tutelle de Sarah m'offre une ombre importune. Et qu'importe le soleil si je n'attends rien des jours... Ruines mornes, chênes, que l'air est doux qui chatouille vos veines où coule un sang noir et visqueux. Que ne suis-je un atome pour glisser sur vos eaux, barque sans rame conduite par l'espérance... et m'accrocher à une rive jonchée de boutons

d'or... **Non, je suis un cactus dans un désert d'ennui.** Qui m'approche recule ! Je conserve en mon cœur, jaloux, une provision d'eau : ton affection, ma sœur. **Puisse-t-elle de jamais faillir à mon appel, ou tu verras mourir, desséché d'angoisse et de solitude, un cactus sombre et gris dans un désert morne.** Qu'est-ce que la liberté, Georgiana ? Un univers auquel j'aspire. Mais est-ce réellement ce que je m'imagine ? Et qui sait, quand bien même je serais dans ce royaume fantastique vers lequel tend mon âme, je voudrais peut-être encore davantage ? **L'homme est ainsi fait de n'être jamais satisfait.** Je rêve trop, voilà tout. Et me voilà pris de vertige. [...] Pourquoi suis-je ce que je suis ? Et qui suis-je ? **Les yeux fixés au large, les cheveux dans le vent, sur la poupe du navire de la jeunesse, je guette la terre de l'âge mûr. Horizon ! Horizon ! Le ciel et la mer sont noir encre.** Arrière, Sarah ! Je désire tenir seul le gouvernail de ma vie. Ma conscience sera ma boussole. Dussé-je mourir, je quitterai ce fort malgré sa sentinelle, son pas lourd, sa poigne qui torture... Si j'étais un homme, je rirais de ce regard ! Pourquoi les académiciens, ces intellectuels, ont-ils créé ce mot, « si », qui laisse glisser entre les dents un soupir languissant, ce « s » qui crisse comme un gond de porte mal huilé avec ce « i » ironique et mordant ? **« Si ». Je hais sa forme recroquevillée, cette courbe vicieuse, maladive, à côté de ce bâton boiteux, sot, insignifiant, ce grand dadais constipé surmonté d'un point, une larme, figée dans l'espace d'une page comme une note d'angoisse dans un océan brumeux...** « Tu es fou, Charles », me dirait-elle si elle m'entendait en ce moment, mais je répondrais : « Non, tante, je ne suis pas un papier que l'on froisse impunément. » Que me manque-t-il donc pour remplir l'abîme de mon existence ? Je suis ivre de vie. **Mon sang est un bouillon ardent de lave endormi dans un volcan d'amertume.** Prêtez-moi vos tuniques, jongs étincelants, pour m'assoupir au murmure des eaux, les pieds plongés dans une fraîcheur apaisante. De temps en temps, une abeille viendrait me saluer d'un bourdonnement confus, effleurant mes pétales d'une caresse vibrante. Ainsi pourrai-je entendre à longueur de journée ce chant cristallin et timide au lieu de me réveiller de bon matin aux cris épouvantables d'une vieille hystérique, bougonnant seule à des placards complices. Ah mais j'en oublie ma sœur, ma complice, la fée de mes rêves, l'appui de mon désarroi : cette présence chaleureuse, **cette âme de feu, qui aime en silence, sait rire et consoler, et se dresse à mes côtés dans un champ en jachère.** »

Les deux jeunes gens se relevèrent en se tenant par la main et reprirent le chemin inverse. A peine rentré dans la maison, Charles se sentit arrêté par une main puissante. Son regard plein

de fierté, d'arrogance et de colère rencontra les petits yeux méchants de sa tante et les affronta avec froideur. **Mais Sarah, pour la première fois, se sentit déstabilisée par ce regard.** Ce n'était plus celui d'un garçon sur lequel s'étendait son pouvoir tyrannique. **C'était celui d'un homme contre lequel elle se sentit soudain impuissante.** Par orgueil, et ne sachant s'avouer tout d'abord ce manque d'autorité, elle se ressaisit, mais trop tard ! Charles venait de réaliser que l'heure de sa revanche allait bientôt sonner ; un sentiment étrange le remplit : une vague de souvenirs amers déferla sur sa mémoire. Il se sentit soudain tiraillé entre des ressentiments contraires, assailli de questions, en proie à la plus vive agitation ; Georgiana, qui avait assisté impuissante à ce bouleversement intime, saisit d'un seul coup d'œil l'ampleur des conséquences qui allaient s'ensuivre après un tel choc s'il ne se maîtrisait pas. Il était si jeune, si fougueux...

Sans dire un mot, Charles se retourna vers sa sœur, à laquelle il adressa un sourire complice, puis vers sa tante, à laquelle il adressa cette fois-ci un sourire de fausse pitié et d'ironie. Sarah, prise de honte pour cet instant de faiblesse, ouvrit la bouche pour réaffirmer son autorité, mais Charles anticipa la parade en lui adressant d'un ton mielleux :

— Il se fait tard, tante, vous devriez aller vous coucher...

Sarah se sentit soudain vingt ans de plus, baissa la tête et se résigna à reporter au lendemain ses règlements de compte. Georgiana se tourna vers son frère :

— Tu aurais pu être plus délicat, tout de même !

— C'est tout ce qu'elle mérite. La vieille dure à cuire...

— Mais voyons, Charles !

— Elle me hait.

— Je reconnais qu'elle ne nous chérit pas particulièrement, mais de là...

— Elle nous hait. Il n'y a pas d'autre mot pour l'exprimer ! Georgiana, Georgiana, comment peux-tu donner tant d'affection à quelqu'un alors que n'en reçois pas ?

— Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, Charles, tu le sais bien ...

Charles plongea son regard dans le sien. L'éclair d'adulte en avait disparu ; une flamme enfantine et fraîche brillait à nouveau à sa place. En riant de bon cœur, il appuya son front sur celui de Georgiana et s'écria :

— Toi et moi, quelle équipe du tonnerre nous formons !

Il devait être huit heures quand Charles, tenaillé par la faim, descendit dans la cuisine. Sarah était en train de piler des légumes pour le dîner...



[...]

— Et vous, Sarah, que le diable vous emporte ! Si seulement vous étiez morte, je serais enfin en paix ! De toute façon, je ne peux pas rester ici. Ah, si vous saviez comme j'ai attendu ce jour avec impatience... Je suis libre, enfin ! L'Allemagne m'attend...

— Ta place n'est pas là-bas, Charles, reviens à la raison !

Charles se retourna brusquement et lâcha avec fierté :

— Je sens en moi le sang germain. Et ce sang crie en moi. Par votre faute, ma tante. Ce n'est pas moi qui l'ai choisi. Il crie vengeance pour l'humiliation que nous avons subie en 1918. Hitler nous propose un idéal à suivre, quand le monde s'acharne à briser les nôtres.

— Pourquoi ne défends-tu donc pas plutôt ta patrie ? Tu appartiens à l'Angleterre, Charles. Le monde n'est pas un théâtre. Une fois engagé au service de ces gens-là, il te faudra les suivre jusqu'au bout, sans espoir de jamais revenir en arrière. Lorsqu'il se trompe, un acteur peut recommencer, pas nous.

— Encore faut-il qu'il se trompe, comme vous dites...

[...]

— Tant de cruauté, tant d'ingratitude dans tes propos, reprit Sarah d'une voix rauque. Ne vois-tu donc pas ce qui nous attend tous ? Tu vas te détruire, Charles...

— Mais je suis déjà détruit, tante. Que vous le vouliez ou non, vous m'avez détruit. **La haine que vous m'inspirez s'étale à l'Angleterre toute entière.** Vous paierez cher tout ce que vous m'avez fait subir, Sarah. **Et si ce n'est pas vous, ce sera quelqu'un d'autre,** voire l'Angleterre elle-même... Non mais regardez-vous ! Votre calme, votre froideur. Ce sont des armes contre lesquelles se heurte un emportement qui m'épuise. Vous gagnez là encore, mais un jour, vous verrez... Dans le sang, s'il le faut, je saurai m'imposer.

Puis, tirant la porte d'un coup sec, il la claqua derrière lui. Tante Sarah poursuivit d'une voix brisée : « Puissé-je mourir avant que ce temps ne vienne... Et viendra le jour où tu te tortureras jusqu'au plus profond de toi-même. Tu penseras à moi, Charles, et là, tu pleureras. Tu pleureras très fort, mais il sera trop tard... »

Attirée par le claquement de porte, Georgiana surgit de sa chambre, descendit les escaliers en courant et se précipita au dehors :

— Que se passe-t-il ? Oh, Charles, tu t'en vas !

— Oui, je pars parce que je veux vivre. Je veux commencer une nouvelle vie, tourner la page... Je suis si malheureux, ici... Viens avec moi, Georgiana. Je ne te laisserai pas ici.

— Je ne peux pas lui faire ça. Elle a tout de même été comme une mère pour nous...

[...]

— Elle nous hait comme elle a haï notre mère !

— Comment peux-tu penser une telle chose, Charles ? Je dois avouer que depuis deux ans, elle n'est plus la même. Je ne sais pourquoi, sa douceur s'est changée en dureté, en cruauté même, surtout envers toi. Mais je pense que tu te montres aussi injuste envers elle.

— Tu ne veux pas venir avec moi ? Tu me préfères cette vieille folle alors ? Tu l'aimes plus que moi, c'est donc cela ?

— Je me sentirais coupable si elle venait à mourir seule et abandonnée de tous. Charles, Charles, comme tu t'es endurci ! **Tu n'as même pas pitié des personnes qui te sont les plus proches. Qu'en sera-t-il envers des personnes que tu ne connaîtras pas ?** Ce n'est pas seulement la façon dont tu lui parles que je te reproche, ni le fait de lui avoir claqué la porte au nez, mais c'est bien ton ingratitude. Sarah est la seule personne qui nous reste de notre famille. Elle aurait pu se laver les mains de notre sort et nous remettre dans celles d'un orphelinat... Tu ne t'estimes jamais heureux, Charles. Tu ne l'as jamais remerciée pour sa bonté. Jour après jour, je t'ai vu devenir toujours plus égoïste, toujours plus prétentieux... plus violent. Tu penses pouvoir tout diriger avec ta conscience et ton libre-arbitre ? Mais c'est là que tu te fourvoies, frère chéri. Tu ignores ou bien feins d'ignorer tes défauts, tu n'écoutes que toi-même. Toi. Et toi seul. Est-ce donc là la seule chose qui compte dans ta vie, la seule chose à laquelle tu te réfères, pour chacun de tes actes ? Tu te perdras ainsi, Charles... Tu es beau, intelligent, attachant, mon frère. **Mais tu es un cœur de pierre...**

Georgiana pressa la main de son frère de toutes ses forces et la lâcha sans lever les yeux :

- Vas-y, Charles, quittes-moi. Je ne saurais te retenir. Mais ne m'oublie pas, mon chéri. Tu reviendras, n'est-ce pas ?
- Georgiana, je suis désolé. Mais je reviendrai, oui, ça je te le promets. Où que tu sois, je saurai te retrouver. Ton affection sera une balise pour me repérer dans ma route de nuit. Puissé-je l'apercevoir d'aussi loin quand je serai ...

Georgiana se laissa embrasser avec un douloureux pincement au cœur et ouvrit les bras pour accueillir l'étreinte d'adieu de son frère. Charles partit sans se retourner.

Mais Charles ne revint pas. En franchissant les frontières allemandes, il avait pensé pouvoir se glisser dans un costume de héros taillé à sa mesure, mais il allait bientôt comprendre, à ses dépens, les revers d'un monde bouleversé où le silence profond et l'invincible oubli se prolongent avant même la mort...

*La Rencontre*

1<sup>er</sup> mai 1941

**La guerre continuait son ravage, enchaînant les victoires de l’Axe.** Sarah tomba gravement malade, et Georgiana ressentit alors, plus que jamais, les horreurs de la solitude. Sa séparation d’avec Charles devenait de plus en plus lourde. Elle se prenait le soir à fondre en larmes devant le portrait de ce frère chéri ou à passer des nuits blanches dans l’angoisse. [...] Et pourtant, avec une sérénité stoïque exemplaire, elle renfermait sa peine au plus profond de son cœur et se forçait à rester encourageante et souriante auprès de sa tante afin de ne pas l’inquiéter. Elle se devait également de la remplacer dans son rôle d’hôtesse pour les chambres qu’elle louait depuis le début de la guerre par besoin d’argent.

Un matin de printemps, Georgiana sortit sur le pas de la porte. Autour du perron, les bosquets d’arbustes étaient tremblants et s’entrechoquaient comme des corsaires en duel. Au loin, dans la campagne, une mesure en ruines disparaissait dans la brume vaporeuse et glacée d’une aube sans clémence, comme un cadavre sans vie, dévorée par une végétation grouillante, entremêlée et sordide... Le ciel était gris, gonflé d’orage ...

Jusqu’au soir, la jeune fille, qui avait renoncé à son projet de promenade, plongea son désespoir dans la lecture de *Roméo et Juliette*. Il faisait froid dehors. Les vitres, embuées de froid, renvoyaient le sombre miroir d’un ciel constellé de nuages grisonnants. Une pluie légère et silencieuse glissait sur l’autre côté de la vitre, laissant sur son passage des traînées de larmes inconsolables [...] Ainsi Georgiana, à demi allongée sur un canapé, lisait *Roméo et Juliette*. Sa beauté était augmentée par la lueur vacillante de la bougie, qui laissait le reste de la pièce plongé dans une semi-obscurité, animant son regard. [...] Elle avait détaché ses cheveux et s’apprêtait à monter se coucher mais restait encore un instant auprès de la porte entr’ouverte de la chambre voisine où dormait Sarah, toujours gravement malade...

Soudain, elle perçut plusieurs pas inconnus sur les graviers de la cour. Elle referma brusquement, dans un mouvement inquiet et nerveux, le livre qu’elle tenait ouvert sur ses genoux, se leva d’un bond et tenta de calmer la peur étrange qui l’avait saisie. Le vent lui-

même semblait retenir son haleine ; la pluie s'était arrêtée... Georgiana se dirigea vers la porte et eut l'envie de l'ouvrir brusquement pour rassasier sa curiosité; mais sa main trembla sur la poignée et ses doigts refusèrent de pousser la clef dans la serrure, qui tomba sur le sol en un bruit métallique. De l'autre côté de la porte, on frappa doucement. Georgiana se sentit mystérieusement réconfortée et s'imagina qu'il s'agissait tout simplement de sa voisine Suzanne, ou de son amie Gwyneth. Au dernier instant, elle eut un doute, puis ouvrit et recula de surprise : sur le seuil se tenait un homme de taille moyenne, enveloppé d'une cape détrempée par la pluie, le visage plongé dans l'ombre d'un chapeau gris. Avec un accent américain, l'inconnu lui demanda une chambre pour la nuit ; Georgiana se hâta de lui glisser dans la main les clés d'une chambre et quitta le vestibule comme il montait les marches de l'escalier. Mais, poussée par un instinct de coquetterie, elle s'arrêta un instant devant une glace, qui renvoya l'image de la séduisante jeune fille qu'elle était devenue.

De taille moyenne, Georgiana était le portrait fidèle de sa mère : un corps svelte, un port de reine, des épaules légèrement musclées, des mains nerveuses. Une longue chevelure blonde aux reflets châains et roux, éparpillée en boucles sur son dos, encadrait ses traits magnifiques quoiqu'assez durs. Sa beauté nordique exhalait une grâce irrésistible, d'un autre monde, que la lueur tamisée et chaude de la bougie venait encore augmenter. Son regard ensorcelant, témoin d'une âme de feu, était allumé ce soir d'un éclat particulier ; ces yeux, si souvent assombris par une ombre humide et mélancolique, étaient ce soir emplis d'une insouciance sereine quelque peu ébranlée par l'imprévu survenu dans la monotonie de son existence, et qui allait bouleverser sa vie...

Soudain, se rendant compte d'une présence, elle se retourna vivement et tomba face à face avec son hôte, qui était redescendu silencieusement. La cape de l'homme glissa sur son avant-bras ; il salua militairement et se découvrit. Georgiana voulut prononcer une phrase de bienvenue mais resta sans voix devant la vision troublante qui s'offrait à elle ; de son côté, le jeune homme semblait lui aussi mal à l'aise, et malgré la grande retenue de ses expressions, Georgiana aurait pu déceler une légère rougeur sur ses joues si le regard d'admiration qu'il avait posé sur elle ne lui avait pas fait baisser les yeux. L'inconnu s'avança encore vers elle, et le silence se prolongea comme un brouillard épais, immobile, désorienté...

Georgiana recula, prise de battements de cœur incontrôlables...